

## Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 19, Number 3, décembre 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302493ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302493ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Yon, A. (1965). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(3), 443–462. <https://doi.org/10.7202/302493ar>

*Un siècle d'opinion française*

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR  
LES FRANÇAIS DE FRANCE \*  
1830-1939

1re partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE  
(suite)

II. UNE ÈRE DE CRITIQUE (1880-1914)

§ 3. *Colons français (1870-1914) — Quelques témoignages*

Nous avons vu bon nombre de Français, depuis la mission Belvèze, faire le voyage du Canada et y séjourner plus ou moins longtemps; mais bien peu, semble-t-il, s'y établirent alors sans espoir de retour.

D'ailleurs, c'est seulement après la guerre franco-prussienne que les gouvernements d'Ottawa et de Québec, adoptant ce qu'on nomme aujourd'hui une "politique d'immigration", firent appel à des colons européens, — le premier en Grande-Bretagne, le second en France et en Belgique.

Arrivant à Paris en novembre 1873, l'abbé Verreau nous parle de l'agent d'émigration du gouvernement canadien à Paris: c'est Gustave Bossange, qui nous est déjà connu. Rue du Quatre-Septembre, au 16, il tient "une chambre de lecture où se trouvent tous les journaux canadiens et un registre"<sup>1</sup> pour l'inscription des visiteurs: tel est le premier foyer pour les Canadiens de

\* Voir notre *Revue*, XVIII: 321-342, 517-533; XIX: 56-83, 254-269.

<sup>1</sup> *Journal* inédit, dans Armand Yon, *L'Abbé H.-A. Verreau* (Montréal, Fides, 1946), 106.

passage à Paris, en attendant le Commissariat qui sera fondé en 1882.

De cette officine sortiront diverses brochures de propagande. La première, portant le millésime de 1871, est imprimée sur beau papier, avec manchettes et carte dépliant. Elle est intitulée: *La Nouvelle-France, le Canada. Appel aux classes nécessaires*<sup>2</sup>. Les éditions subséquentes — dont l'une en deux langues: français et allemand — porteront plutôt en sous-titre: *Appel aux classes ouvrières*, mais les textes seront identiques. Voici les principaux avantages que présenterait le Canada, "le pays le plus prospère de l'Amérique": il possède des "richesses inépuisables" et offre "une grande facilité à toutes les industries". De plus, c'est "un pays sain, où la mortalité est faible". Non seulement "les impôts y sont minimes", mais on y vit encore "à bon marché", tout en jouissant de "toutes les libertés civiles et religieuses". Les marchés ouverts au commerce extérieur sont "excellents". Le gouvernement a de vastes projets de "travaux publics", — enfin, c'est "un beau pays", où la nature a fait grandement les choses. Et d'ajouter, en soulignant: *Pas de conscription!* — argument d'un poids certain pour ceux que la guerre venait d'éprouver<sup>3</sup>.

On ne saurait, bien entendu, considérer cette littérature comme l'expression de l'opinion française sur le Canada, quoique la rédaction fût l'œuvre d'un Français: le fond consistait en statistiques et autres données de provenance canadienne. Ainsi en sera-t-il, jusqu'à la guerre de 1914, des prospectus qui continueront à inonder la France. Nombre d'entre eux, fort bien présentés, sortiront de la plume de Léopold Leau — pour le public "Jean du Saguenay", — successeur de Bossange<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> [Gustave Bossange], *La Nouvelle-France...*, (Paris, chez l'auteur [1871]), 43 p.

<sup>3</sup> *Op. cit.*: *passim* & 42.

<sup>4</sup> Léopold Leau, professeur au collège Stanislas, a signé "Jean du Saguenay" plusieurs brochures, publiées chez Bloud, sur l'histoire du Canada et les avantages du pays comme terre de colonisation. Elles datent des années 1906 à 1908. La plus récente que nous connaissons, signée "Louis et Jean", s'intitule *L'aisance qui vient* et date de 1911.

Plus personnel nous apparaît le travail d'un Français qui passa près de cinq années au Canada et publia à Québec, en 1885, sans doute aux frais du gouvernement, un compte-rendu détaillé de ses observations: Frédéric Gerbié. Son livre, *Le Canada et l'émigration française*<sup>5</sup>, fut réimprimé en France et eut jusqu'à quinze "éditions" (lisez: réimpressions).

Ce gros in-octavo de 448 pages n'était guère à la portée des colons éventuels, mais il pouvait guider leurs conseillers. On y rencontre de tout: histoire, géographie à la fois physique, administrative et économique. Un chapitre intitulé *La société canadienne française*<sup>6</sup> résume les impressions de l'auteur, impressions forcément optimistes. Les pages vraiment pratiques sont celles qu'il consacre à la question de l'émigration française. Tous les Français ne seraient pas propres à réussir au Canada, assure-t-il. A exclure sans merci: les représentants des professions libérales, tels qu'avocats, avoués, notaires et autres "cols blancs", ces carrières étant déjà encombrées de Canadiens. Par contre, les domestiques y sont en grande demande, surtout les servantes. Dans les villes, cuisiniers et cuisinières, pâtisseries, confiseurs, seraient assurés du succès, ainsi que quelques bons selliers. Un peu partout, on manque de jardiniers et de pépiniéristes. A la campagne, des garçons de ferme se placeraient aisément, mais il ne serait pas prudent pour eux de "s'embarquer sans de petites économies"<sup>7</sup>.

L'expérience a prouvé que Gerbié avait vu juste. Ce sont précisément les catégories de Français recommandées par lui qui se sont fixées avantageusement au Canada. Les autres, sauf de rares exceptions, ont végété ou renoncé.

Est-ce à dire que de si sages conseils aient été toujours connus et suivis? Nullement. Au début, la propagande canadienne visait surtout les Alsaciens et les Lorrains qui, tout en se soustrayant au joug germanique, eussent trouvé au Canada

<sup>5</sup> F. Gerbié, *Le Canada et l'émigration...* (Paris, Challamel, 1885), 12e éd.

<sup>6</sup> Chap. XIX. Cf. surtout p. 129 sq.

<sup>7</sup> *Op. cit.*: 402-412.

un climat assez semblable au leur : c'est ce qui explique la version allemande des tracts. Mais, mal dirigée ou trop tardive, la campagne ne les atteignit pas. Le gros des émigrants alsaciens-lorrains s'en fut plutôt vers l'Algérie et les États-Unis. Si certains aboutirent plus tard au Canada, ce fut par ricochet.

De 2811 en 1871, le nombre des Français émigrés au Canada n'était passé, dix ans plus tard, qu'à 4369. Et pourtant, entre les années 1871 et 1875, "près de 3,000 Français émigrèrent vers la province de Québec", mais, comme Gerbié a soin de nous en avertir, la majorité se composait de l'"écume" résultant de la Commune. "Au lieu de se répandre sur les terres publiques que leur offrait le gouvernement, [...] ils se confinèrent dans les principales villes. Leur conduite n'y fut pas édifiante, et les Canadiens français, dont ils ne respectaient ni les mœurs ni les lois, ni les sentiments les plus délicats, se virent obligés d'ouvrir des souscriptions pour les [faire] rapatrier ou tout au moins leur permettre d'aller sous d'autres cieux"<sup>8</sup>.

Ce fut une leçon dont on profita de part et d'autre, mais le zèle des colonisateurs ne mollit point pour si peu. Il trouva même d'illustres partisans en France. En juillet 1887, Onésime Reclus écrivait au président de la Société française de Colonisation : "Quel intérêt national représentent les 150,000 Français à moitié *castillanisés* de l'Argentine? [...] C'est un futur néant : les Français de là-bas durent exactement une génération.[...] Mille Bretons envoyés par votre Section sur le Saint-Laurent, c'est, dans deux cents ans, 250,000 Français en Amérique"<sup>9</sup>.

De son côté, Gaston Jollivet, en 1888, fait remarquer que, "en Amérique, c'est surtout le Canada qui est à la mode. Sur cette vieille terre française et catholique, beaucoup de jeunes gens de familles religieuses ont subi l'attraction nouvelle qui ramène, après plus d'un siècle écoulé, les enfants de la mère-

<sup>8</sup> *Op. cit.*: 401.

<sup>9</sup> Lettre au président de la Société (juillet 1887), citée par Guénard-Hodent, *Les relations entre la France et le Canada...* (Paris, 1930), 8.

patrie sur cette Pompéi normande [*sic!*]. Ils y ont fondé des entreprises agricoles prospères”<sup>10</sup>.

Vers la même date, l'hebdomadaire *Paris-Canada* prit l'habitude de publier la liste des familles françaises s'embarquant pour le Canada.

Que, parmi tant d'apprentis colons, il y eût des échecs et des mécontentements, c'était inévitable, sans compter que le public français, qui aime la mesure, sut à l'occasion réagir contre les excès d'une propagande outrancière.

Ainsi, en 1890, un certain abbé Lelong, qui avait séjourné au Canada “moins de deux ans”, faisait part de ses impressions à la Société Sainte-Geneviève de Paris, allant jusqu'à dire que “l'amour des Canadiens pour la France est un mythe”<sup>11</sup>. “Ils n'ont pour nous, ajoutait-il, que de la politesse. Et, quand ils nous invitent à aller au Canada, c'est pour nous faire cultiver leurs terres qu'ils abandonnent pour leurs professions libérales. C'est une véritable traite des blancs!”<sup>12</sup>. Et l'abbé Murco, dans son compte rendu annuel, se ralliait volontiers à l'opinion de son collègue, “qui ne parle pas en Canadien, mais en Français ayant résidé au Canada”.<sup>13</sup>

Quand, l'année suivante, Honoré Mercier, premier ministre du Québec, fut reçu officiellement par l'évêque de Chartres, il jugea bon de réfuter avec indignation Murco et Lelong; mais les adversaires de l'“illusion” canadienne persistèrent à monter en épingle leurs témoignages de si piètre valeur.<sup>14</sup>

Les appels aux colons proviennent d'une double source. Car, si le gouvernement fédéral a son ministère, le Québec possède

<sup>10</sup> Dans *Paris-Canada*, 12-I-88. — Dès sa fondation, l'hebdomadaire parisien de ce nom publiera dans chacun de ses numéros les placards de propagande du gouvernement de Québec, avec mention de “vastes territoires à coloniser”, “riches régions minières et forestières”, “terres du gouvernement valant de 1 fr. à 1 fr. 50 l'acre”, etc.

<sup>11</sup> *Revue Fénelon*, no 10 (16 mai 1891).

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Ainsi R. de Marmande, *Le Cléricalisme au Canada... dont il sera question au § 4.*

aussi son propre bureau de Colonisation. L'élément anglais, à partir de 1870, cherche à peupler d'Européens le Nord-Ouest, pour y submerger les Métis qu'il redoute. Certes, pas plus là qu'ailleurs, on ne tient à voir affluer les "damned Frenchies", mais on les y tolérera pour ce motif bien spécial. Il semble que la "mission" confiée par Ottawa à Henri de Lamothe, en 1873 <sup>15</sup>, ait consisté à reconnaître les terres de cette région et examiner dans quelle mesure elles conviendraient à l'établissement de colons français.

Un peu calmée après l'exécution de Louis Riel, la campagne en faveur de l'Ouest canadien reprit de plus belle vers 1898. On acceptait alors de toutes mains, et le pays reçut des éléments aussi peu assimilables que les trop fameux Doukhobors <sup>16</sup>. Ces territoires s'ouvraient en même temps à un certain nombre d'agriculteurs français, dont les descendants sont devenus aujourd'hui d'authentiques Canadiens.

Dans la province de Québec, l'âge d'or de la colonisation est dominé par la figure légendaire du curé Labelle, que se plaisent à nous décrire, entre 1880 et 1891, les Français qui le virent à l'œuvre chez lui, à Saint-Jérôme, ou bien le rencontrèrent lors de ses voyages en Europe.

Sa chaude éloquence réussit à convaincre un nombre restreint de colons français. D'autres s'établirent dans le comté de Beauce, d'autres enfin dans ces "Cantons de l'Est", que les gouvernants d'Ottawa avaient d'abord voulu peupler de Britanniques.

<sup>15</sup> Cf. *Revue* XIX: 78. H. de Lamothe devint par la suite gouverneur de la Guyane et du Sénégal. Il demeura fidèle à ses souvenirs canadiens. En 1896, *Paris-Canada* (no du 15 oct.) le considère comme "toujours passionné des choses canadiennes".

<sup>16</sup> On sait que les D. ou "lutteurs spirituels", formaient une secte dissidente de l'Eglise russe. Ils se disaient persécutés, et, en 1898, le Tsar leur ayant permis de s'exiler, environ 7,000 se dirigèrent vers l'Ouest et le Nord-Ouest canadien, leurs frais de voyage en partie payés par l'écrivain Léo Tolstoi. Ils ne tardèrent pas à causer de sérieux ennuis à la population, refusant de se conformer aux lois, pratiquant une sorte de communisme, adoptant des usages nudistes, etc. En 1931, on refusa d'admettre au pays un second contingent.

Ce qui serait autrement curieux à feuilleter que les tracts officiels et les froides constatations de Gerbié, c'est le livre de raison de ces Français transplantés en terre canadienne, avec le bilan de leurs épreuves, de leurs luttes, de leurs joies comme de leurs déceptions.

Si aucun témoignage de ce genre ne nous est parvenu pour le Québec, nous avons, en revanche, quelques croquis de la vie rurale dans l'Ouest. Même empreints de pessimisme, ils contiennent des éléments d'appréciation sur les Canadiens français établis là-bas mais demeurés tels que dans leur vieille province de Québec.

Après avoir vécu sept ans au Manitoba, Georges Forestier donnait en 1907 un livre âpre<sup>17</sup> où il entendait montrer l'antagonisme qui règne souvent, dans cette prétendue terre promise, entre Canadiens et Français de France. On voit plutôt, dans *La Pointe-aux-Rats*, une terre meurtrière par le climat, par les moustiques, par les loups et par les usuriers canadiens, "plus loups que les loups"<sup>18</sup>. Quand cet écrivain mourut pour la France, en décembre 1914, des mains pieuses recueillirent d'autres feuillets épars et en tirèrent une série de nouvelles, demeurée hors commerce<sup>19</sup>. Ce sont des esquisses, des tableautins de la vie du colon. *Les tribulations d'une urne électorale*, la perle de l'écrin, peint sur le vif les mœurs canadiennes en temps d'élections.

Déjà *La Pointe-aux-Rats* annonçait de loin les livres si vivants, si colorés de Maurice Constantin-Weyer. Nous disons "de loin", car Forestier n'avait ni le souffle ni le talent qui font d'*Un homme se penche sur son passé* et d'une dizaine d'autres titres, comme une épopée de la vie libre et périlleuse dans le Grand Nord. Mais ce chantre de l'énergie humaine ne prétend pas nous renseigner minutieusement sur la psychologie du Canadien français défricheur ou fermier. Encore qu'il n'en manque pas dans son œuvre, la plupart de ses types sont des métis,

<sup>17</sup> G. Forestier, *La Pointe-aux-Rats*, roman (Paris, Plon-Nourrit, 1907), 474 p.

<sup>18</sup> Cf. *Polybiblion*, t. 112 (1908) : 297.

<sup>19</sup> Dans *l'Ouest canadien* (Paris, Plon-Nourrit, 1915), 283 p.

comme son "engagé", ce pittoresque Napoléon Brazeau, "à demi-sauvage, autant que son cheval pie"<sup>20</sup>. Et puis, il y a, chez un romancier doublé comme lui d'un poète, la transposition sur le plan idéal, laquelle s'accommode mal des précisions et des traits trop appuyés.

Pour nous documenter sur ce passionnant sujet, adressons-nous plutôt à la propre sœur de l'écrivain, Mme Marguerite Constantin-Fortin. Elle a voulu, elle aussi, se pencher sur son passé: dans des pages toutes simples, mais d'une évidente sincérité, écrites en 1930, publiées neuf ans plus tard, elle nous fait part d'expériences et d'observations qui remontent déjà aux années 1906 à 1918<sup>21</sup>.

Ces souvenirs présentent un réel intérêt. D'abord, ils nous retracent successivement les espérances et les désillusions d'une famille bourgeoise qui, alléchée par une habile propagande, rassemble les débris d'une fortune compromise et s'achemine vers un village naissant du Manitoba. Là, à Saint-Claude, des religieux venus du Jura ont groupé autour d'une église en planches quelques foyers, français pour la plupart<sup>22</sup>. Encore, "groupé" est-il une façon de parler, car le "homestead" des Constantin-Weyer est à six kilomètres de l'église. Arrivées les dernières, les femmes sont accueillies par le frère Maurice, qui peut enfin vivre l'existence qu'il rêvait tout enfant, alors qu'on l'avait justement surnommé "Simoun"!

<sup>20</sup> Nous ne ferons que mentionner en passant, le *Solitaire de l'Île-à-la-Chasse* dont Damase Potvin nous a tracé un vivant portrait (Québec, 1938). Ce Henry de Puyjalon (comte authentique) a laissé des *Récits du Labrador* (Montréal, 1894), où figure *Le ragoût de Ludivine*. Plus tard, il "récidiva" en publiant dans la *R. Franco-Canadienne*, toujours à propos de cette Ludivine, un récit à double entente qui eût porté le coup de grâce à cette publication, si elle n'eût été déjà morte-née.

<sup>21</sup> M. Constantin-Fortin, *Une femme se penche sur son passé* (Paris, Les Livres nouveaux, s.d. [1939]).

<sup>22</sup> La première paroisse fondée par ces Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, fut Notre-Dame de Lourdes, en 1891. Cinq ans plus tard, on en détacha la petite paroisse de Saint-Claude (laquelle compte aujourd'hui environ 1200 âmes). On suit les progrès de la colonie, grâce aux articles adroits et alléchants de Dom Benoît, supérieur-fondateur, dans *Paris-Canada*.

Le tour du propriétaire est un émerveillement. "C'était, avec sa maison, ses écuries, ses graineries, son "corral", ses machineries, ses chevaux, son bétail et ses terres, un vaste domaine de 250 hectares<sup>23</sup>. Mais, dès le lendemain, on commence à déchanter. Ignorant tout de l'agriculture, les nouveaux fermiers doivent faire appel à des "engagés", ce qui est ruineux. Et puis, autour de cette jolie maison "peinte en vert et jaune, avec un toit rouge vif", et qui "semble sortir d'une boîte de jouets de Nuremberg", les femmes ont beaucoup à faire: ne faut-il pas apprendre à traire les vaches, à barrater le beurre, à cuire le pain? Avec de la bonne volonté, on y arrivera. Mais, l'obstacle qu'on ne pourra surmonter, c'est le retour inéluctable des échéances. Car la ferme, "sur les conseils plus ou moins intéressés des Pères blancs<sup>24</sup>", n'a été payée qu'en partie: il reste cinq versements à acquitter chaque année, le premier novembre. Or, les frais d'entretien ont déjà épuisé les ressources de la famille... Force est de renoncer à ce beau homestead, de prendre plus petit, de partager le sort austère du défricheur... jusqu'au moment où la guerre survenant appelle les hommes sous les drapeaux et dissipe les derniers vestiges de cette odyssée.

Tout ne fut pas perdu, nous le savons, pour le poète-romancier, qui avait moissonné dans ces vastes espaces tant d'images fécondes<sup>25</sup>; mais sa sœur n'a pas échappé davantage à l'envoûtement de cette nature indomptée. Au récit des déboires domestiques, viennent se mêler d'abondants détails sur les charmes de l'ambiance et le caractère des Canadiens français, voisins le plus souvent bienveillants et serviabes. Qu'elle nous décrive le retour brusque du printemps, qu'elle nous amène à la cueillette des baies sauvages ou nous introduise dans l'intimité des Boivin, dont la fille Corinne a "tourné mal"; qu'elle nous montre les Français peu disposés à payer la *dîme* au curé canadien ou nous

<sup>23</sup> *Une femme* . . . , 23.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Il écrira plus tard: "Là-bas, outre-océan, il est un coin de pays que je ne verrai jamais plus" (*Manitoba*, (Paris, Rieder, 1924), 134). En effet, M. C.-W. ne revint pas au Canada après la guerre. Grand blessé, amputé d'une jambe, il obtint le prix Goncourt en 1928. Il devait mourir, âgé de 83 ans, à Vichy, en octobre 1964.

raconte la visite de l'Archevêque de Saint-Boniface affirmant, mi-plaisant, mi-sérieux, que "les Français, ce n'est bon qu'à faire des pioupious"<sup>26</sup>. Mme Constantin-Fortin nous apporte toujours une précieuse documentation sur cette vie canadienne qu'elle a aimée et dont elle garde, on le sent, la nostalgie.

\*  
\*   \*  
\*

#### § 4. Quelques touristes

Même chez les voyageurs peu prodigues de détails sur leurs propres personnes et taisant jusqu'à leur profession, on distingue des goûts, des affinités qui les apparentent entre eux.

Ainsi, nous voyons Georges Demanche, en 1885, et Tony Visinet, l'année suivante, "étrenner" deux services de paquebots. Le premier s'est embarqué sur le steamer *Damara*. Tout est anglais, à bord, au grand regret de notre voyageur, qui nous a laissé sur sa traversée et son séjour un livre agréable et sérieux. Par contre, Visinet, lui, s'est embarqué, à l'aller comme au retour, sur les paquebots neufs et rapides de la Compagnie générale transatlantiques, — *la Champagne* et *la Bourgogne*. En 1888, le baron Étienne Hulot nous parlera en technicien de la ligne transcontinentale du Pacifique Canadien : il a assisté à son inauguration, en juin 1886<sup>1</sup>.

Vers la même époque, on trouve sur le sol canadien trois pieux laïcs que nous serions tenté de ranger avec les ecclésiastiques, tant est grand leur souci des choses religieuses. Les deux premiers, Léon de La Brière et L. de Cotton, sont, il est vrai, d'anciens zouaves pontificaux. A l'instar du général de Charette, qui visita aussi le pays, mais sans rien publier, ils sont venus

<sup>26</sup> *Une femme...*, 48. Le prélat en question était naturellement Mgr Langevin.

<sup>1</sup> G. Demanche, *Au Canada et chez les Peaux-Rouges* (Paris, Hachette, 1890). T. Visinet, *Un mois aux E.-U. et au Canada...* (Paris, 1887). Baron E. Hulot, *Navigation et voies de communication...* (Nancy, 1888). Du même auteur : *De l'Atlantique au Pacifique...* (Paris, Plon-Nourrit, 1888) où l'on rencontre d'intéressants souvenirs de voyage.

saluer leurs frères d'armes canadiens<sup>2</sup>. Quant au troisième, Ernest Michel, docteur en droit et chevalier de Saint-Sylvestre, il préside aux destinées d'un patronage niçois. "Encore une oasis au milieu de la tourmente révolutionnaire!" s'exclamera-t-il, en juin 1881, alors qu'il fait étape à Québec, pendant un tour du monde en . . . 240 jours<sup>3</sup>.

Dans *l'Autre France*<sup>4</sup>, La Brière est d'un optimisme qui ne se dément pas et rappelle le bon Marmier. Une fois rentré en France, il continua de s'intéresser au Canada et donna à Paris des conférences dont les journaux publièrent des extraits.

De Cotton, qui est, de surcroît, ancien élève de la Rue des Postes, se révèle critique beaucoup plus sagace. Il semble avoir regardé de plus près: n'a-t-il pas voulu, par exemple, assister à l'audition d'une cause de simple police, présidée par le recorder de Montigny, comme lui ex-soldat du Pape? Vif et alerte, son livre, tiré à 200 exemplaires seulement, se ressent de cette soif d'exactitude. Notre voyageur juge avec indépendance hommes et choses<sup>5</sup>.

Regardons maintenant défiler quelques visiteurs beaucoup plus pressés. Et d'abord Henri de La Chaume qui, après avoir vécu dix-sept mois à Terre-Neuve, comme attaché au vice-consulat de France, fit ce qu'il appelle "une fugue dans le Nord de l'Amérique"<sup>6</sup>. Dix ans plus tard, Philippe Deschamps était parti dans le but de visiter le fameux *World's Fair* de Chicago. Au retour, il s'attarda volontiers dans la province de Québec, qu'il proclame une "Alsace américaine", qui devrait se libérer du "joug de la perfide Albion"<sup>7</sup>. Quant à Maurice de Périgny, il

<sup>2</sup> Nous n'avons pu retrouver la date précise du premier voyage du général de Charette en Amérique, mais nous savons qu'en 1886, il y "revenait".

<sup>3</sup> E. Michel, *Le Tour du monde* . . . (2 vols illustrés, Nice, 1882).

<sup>4</sup> L. de la Brière, *L'autre France* . . . (Paris, Dentu, 1886). Dédié au général de Charette, "l'hôte et l'ami du Canada". Il publia dans la *Réforme sociale* II (1882): 30-32 une étude sur la Vie sociale au Canada.

<sup>5</sup> L. de Cotton, *A travers le Dominion* . . . , (Paris, 1887). *Paris-Canada* (no du 20 oct. 1887) jugea assez sévèrement cette excellente étude, et y releva du "persiflage" !

<sup>6</sup> H. de La Chaume, *Terre-Neuve, le Canada* . . . (Paris, 1883).

<sup>7</sup> P. Deschamps, *A travers les Etats-Unis* . . . (Paris, 1893).

procède par tableaux de mœurs: tout en courant le monde<sup>8</sup>, il sait nous parler avec humour des rapports entre “cavaliers” et “blondes” au début de ce siècle.

Laurent Revel est, lui, un authentique globe-trotter, qui compte à son actif *Cent vingt mille kilomètres à pied*<sup>9</sup>. Personne ne doit en douter, puisque son livre, forcément superficiel mais très vivant, étale en appendice les cachets officiels des endroits visités... Avec René Gasnier, par contre, nous avons affaire à un aéronaute venu à Saint-Louis en 1909, avec son ballon *l'Anjou*, afin de concourir pour la coupe Gordon-Bennett<sup>10</sup>.

En 1906, voyageant *Du Mexique au Canada*<sup>11</sup>, par la Californie et Niagara, A. Maufroid sèmera sur sa route, comme les cailloux du petit Poucet, des observations justes et parfois pénétrantes... Dans *Au Canada; de Paris à Vancouver*<sup>12</sup>, Lucien de Burlet apporte le résultat de deux voyages faits à quinze ans d'intervalle, l'un en 1894, l'autre en 1909. Ces notes “d'hier et d'aujourd'hui” ont surtout l'avantage de souligner les progrès matériels accomplis en ce laps de temps par un pays dont l'évolution rapide suit de près celle des États-Unis.

Signalons enfin le passage au Canada de trois représentants de la haute noblesse française. L'un n'est autre que le prétendant de France, le comte de Paris, dont le séjour, en 1890, ne pouvait que charmer la plupart des Canadiens<sup>13</sup>. Parti de Liverpool

<sup>8</sup> M. de Périgny, *En courant le Monde* (Paris, Perrin, 1906).

<sup>9</sup> C'est le titre du livre (Paris, 1907), illustré par l'auteur.

<sup>10</sup> R. Gasnier, *Villes américaines*... (Angers, 1909), 111.

<sup>11</sup> A. Maufroid, *Du Mexique au Canada* (Paris, 1907).

<sup>12</sup> L. de Burlet, *Au Canada*... (Paris, Ed. Moderne, 1910).

<sup>13</sup> Nous disons “la plupart”, car il eut bien quelques dissidents. Le moins remarqué ne fut pas un jeune avocat nommé Raoul Dandurand (1861-1942), qui devait devenir par la suite président du Sénat canadien, et, bien plus tard, président de la Société des Nations... Rencontrant le cortège du Prétendant dans une rue de Montréal, il aurait parodié le mot fameux attribué à Floquet, et se serait écrié: “Vive la République, monsieur!”. Ce n'est pas une simple légende. Le fait nous a été confirmé par nombre de contemporains. Quelques années après, lorsque M<sup>e</sup> Dandurand reçut du gouvernement français le ruban, les mauvaises langues ne manquèrent pas d'affirmer que sa profession de foi n'y était pas étrangère! Sur la fin de sa vie, quand on faisait allusion devant lui à ce “péché de jeunesse”, il se contentait de sourire, sans toutefois nier.

avec le duc d'Orléans, le comte d'Haussonville, le marquis de Lasteyrie et quelques autres, il fut reçu avec les plus grands honneurs à l'évêché de Montréal, chez les Jésuites et dans diverses communautés de religieuses. On lui offrit un banquet à l'hôtel Windsor, puis il se rendit avec sa suite à Québec, qui ne l'accueillit pas moins bien. L'historiographe anonyme qui nous fournit ces détails a soin d'ajouter que sa visite au Canada français avait donné au prince comme un avant-goût des "jours heureux [...] où nous aurons retrouvé nos institutions et nos lois <sup>14</sup>".

Cinq ans après, en 1895, la venue du marquis de Lévis ne soulevait pas moins d'enthousiasme à Montréal et à Québec <sup>15</sup>. Ce nom resté cher aux Canadiens évoquait le grand ancêtre défendant contre l'envahisseur les derniers remparts de la puissance française. L'hôte distingué fut l'objet de nombreuses manifestations, dont la plus brillante fut l'"inauguration" d'une statue du chevalier de Lévis, destinée à la façade du parlement de Québec. Seulement, grâce aux indiscretions de Mme Francœur <sup>16</sup>, on allait apprendre bien plus tard que ladite statue n'était pas neuve, mais que les autorités avaient eu soin, pour la circonstance, de la tirer de sa niche pour lui faire toilette!

"Récit aéré, élégant, rapide, jamais ennuyeux ni pédant, écrit sous l'influence des choses et des êtres au milieu desquels il se promenait": c'est en ces termes que Maurice Barrès présente au lecteur, dans la préface, un de ses "pays", le jeune prince de Beauvau-Caron, rentrant du Canada à la veille de la guerre de 1914 <sup>17</sup>. L'éloge est mérité et donne à Barrès qui, de par ses affinités, ne pouvait se désintéresser de la Nouvelle-France, une occasion de rechercher des analogies entre le sol messin et la terre canadienne.

Quant à *La Survivance française*, c'est le témoignage ému d'un bon Français et d'un bon chrétien qui était à même plus

<sup>14</sup> *Voyage de Mgr le Comte de Paris...* (Paris, Lib. Nationale, 1891), 66.

<sup>15</sup> G. de Lévis-Mirepoix, *Visite au Canada...* (Paris, 1896), ii-194 p.

<sup>16</sup> Mme Francœur, *Trente ans rue Saint-François-Xavier...* (Montréal, Garand, 1928), 113-114.

<sup>17</sup> Prince de Beauvau-Caron, *La Survivance française au Canada* (Paris, Emile-Paul, 1914), xxviii-236 p. Préf. de M. Barrès.

que personne de comprendre les aspirations patriotiques et religieuses des Canadiens du Québec. Il fut d'autant plus apprécié que, vers la même époque, ceux-ci avaient eu à se plaindre de diverses publications plus ou moins déplaisantes, dues à d'obscurs plunitifs, et dont ils auraient dû simplement faire fi!

Nous examinerons ici, en passant, deux de ces pamphlets. L'auteur du premier, R. de Marmande, ne nous dit pas avoir visité le Canada<sup>18</sup>, tandis que J.-E. Vignes, qui a signé le second, affirme "avoir vécu la vie canadienne dans la Métropole du Canada pendant près d'une année"<sup>19</sup>.

Avant *Le Cléricalisme au Canada* — auquel l'éditeur Nourry fit en 1909 les honneurs de sa Bibliothèque de Critique religieuse — R. de Marmande avait publié dans le *Mercur de France*<sup>20</sup> un article plutôt terne sur la littérature canadienne-française: on n'y remarquait rien de saillant, rien qui n'eût été déjà dit, et mieux dit. En revanche, les attaques contre le clergé "intransigeant" n'y manquaient pas... Tout ce que nous savons du personnage se borne d'ailleurs à peu de chose: un critique de son temps nous le présente à la fois comme "un authentique marquis passé à l'anarchie" et "un agent de la maçonnerie, délégué jadis à Québec par M. Combes et les Loges, comme il l'est depuis dans les organisations syndicalistes"<sup>21</sup>. En 1916, il fréquentait le salon d'Anatole France, et publiait la même année *Les Nations*, revue aussi éphémère que pacifiste<sup>22</sup>. Enfin, en 1933, paraîtra sous son nom un roman nébuleux<sup>23</sup>, puis nous perdons sa trace.

Il serait fastidieux d'analyser dans le détail son *Cléricalisme*, longue diatribe où l'auteur taxe le clergé canadien d'ignorance, d'obscurantisme et de gallophobie. "Les auteurs canadiens écri-

<sup>18</sup> R. de Marmande, *Le Cléricalisme au Canada* (Paris, Nourry, 1911).

<sup>19</sup> J.-E. Vignes, *La vérité sur le Canada* (Paris, 1909), 319 p.

<sup>20</sup> N° du 1<sup>er</sup> nov. 1906.

<sup>21</sup> H. de Bruchard, *Les Pamphlets contre le Canada*, art. in *Revue Critique*, (25 déc. 1909), 433. Notre citation fait penser que R. de M. fit un séjour au Canada, quoiqu'il ne l'affirme pas lui-même.

<sup>22</sup> D'après LeGoff, *Anatole France à la Béchellerie* (Paris, 1924), 104.

<sup>23</sup> Intitulé *Toi qui as le cœur gai*, ce roman est dédié à son fils, ce qui fait penser que l'auteur avait le cœur plus triste, lui!

vent mal”, dit-il par ailleurs. Ils pensent peu”. Et ceci : “Grâce à l’obstination d’un clergé retardataire et ignard (*sic !*) la littérature canadienne est morte avec Garneau.”<sup>24</sup> Au “nationalisme outrancier” des Canadiens français, l’auteur opposerait volontiers, pour conclure, “l’internationalisme, qui veut grouper librement les bonnes volontés, désarmer les peuples et détruire, avec les guerres, les misères et les ignorances dont toutes les Églises [...] surent profiter depuis Constantin”<sup>25</sup>. Ces quelques extraits, croyons-nous, permettent de juger à la fois la théorie et le théoricien.

Jusqu’à la guerre de 1939, on trouvait couramment, sur les quais de Paris, dans les “boîtes” à dix et vingt sous, des exemplaires non-découpés de *La Vérité sur le Canada* : c’est l’œuvre d’un inconnu, J.-E. Vignes, qui, à en croire sa préface, ne pouvant découvrir de publication “impartiale” sur le Canada, se serait adressé au premier ministre fédéral, sir Wilfrid Laurier, à M. Lomer Gouin, “premier” du Québec, ainsi qu’au président du Sénat, l’honorable Raoul Dandurand, pour leur proposer la création d’une revue franco-canadienne. Accueilli, il en convient, avec une “parfaite courtoisie”, il n’obtint pratiquement qu’une fin de non-recevoir. Alors, inscrivant en exergue de son livre : “La Vérité doit triompher de la Légende”, Vignes décida de combler cette lacune en prenant le contre-pied des brochures existantes, à son avis beaucoup trop élogieuses. Il réussit, au point de ne signaler que les aspects défectueux de la vie canadienne et de descendre jusqu’à d’infimes détails, comme la qualité inférieure du beurre salé ! Il ne rougira pas de nous conter des énormités telles que celle-ci : “Dans la classe ouvrière, le thé est fait le dimanche dans un grand chaudron, et toute la semaine, au fur et à mesure qu’on le consomme, on remet dans le chaudron de l’eau en même quantité. Vers la fin de la semaine, ce n’est plus guère du thé, mais, enfin, on en a l’illusion.”

Encore si ce Vignes s’était contenté d’assimiler nos petites gens à de pauvres moujiks ! Mais, entraîné par sa fougue, il a

<sup>24</sup> L’historien Garneau était décédé depuis 1866 !

<sup>25</sup> *Le Cléricalisme . . .*, 104, 96, 170.

naturellement dirigé ses traits contre les institutions vitales de la nation : à la "légende", qui fait du Canada un pays de Cocagne et que le gouvernement canadien a intérêt à "entretenir avec soin", Vignes entend opposer la "réalité", beaucoup plus prosaïque : des Canadiens sans culture, d'une moralité très surfaite, et qui se laissent dominer par l'avid "clergé romain". D'où le tableau fantaisiste de ces prêtres vêtus de "pelisses de fourrures (*sic!*) de loutre, d'une valeur de plus de 3.000 francs", qui se promènent "ainsi contents et heureux [...], insouciants des tortures de la faim qui, dans leur pays, terrassent de malheureux émigrants et couchent dans la tombe des centaines d'enfants" <sup>26</sup>.

Quoi qu'en pense cet auteur, sa documentation qu'il proclame "formidable", est dénuée de toute valeur démonstrative : elle consiste à peu près uniquement en extraits de presse, soigneusement découpés dans les journaux canadiens de 1907, isolés de leur contexte et sollicités à outrance. C'est en tirant les conclusions les plus générales de faits particuliers, qu'il est parvenu à faire, en même temps qu'un livre faux, une mauvaise action <sup>27</sup>.

\*  
\* \* \*

### § 5. *Le monde des artistes*

La Malibran se serait-elle vraiment fait entendre à Québec, en 1826, où les Canadiens français l'auraient chaudement ovationnée? Alcide d'Orbigny est seul à l'affirmer, dix ans plus tard <sup>1</sup>, et il a dû se tromper.

Il est exact que Marie Garcia se trouvait en Amérique à cette date : c'est l'année de son mariage, à New-York, avec

<sup>26</sup> J.-E. Vignes, *La vérité sur le Canada* (Paris, 1909), 319 p. Cf. viii, 232, 234, 240.

<sup>27</sup> Sur le "cas" Vignes, nous adoptons volontiers les conclusions d'un critique canadien : "Le livre semble dicté par un ressentiment personnel avec complication de phobie anticléricale" (G. Lanctot, *Bibliographie sélective...*, 175 [n° 441] ).

<sup>1</sup> A. D. d'Orbigny, *Voyage pittoresque dans les deux Amériques...* (Paris, Touré, 1836), 568 p. Cf. art. "Canada".

Malibran; mais il ne semble pas qu'elle ait franchi la frontière. Autrement, la *Gazette de Québec*, cette feuille bilingue si attentive à enregistrer les moindres nouvelles, les potins même, n'eût pas manqué de rapporter un tel événement. Or, nous n'y avons jamais découvert la moindre allusion à cette prétendue visite. On aura mal renseigné d'Orbigny, qui ne parcourut personnellement que l'Amérique du Sud, et s'en remit à ses collaborateurs pour la description des contrées du Nord.

D'ailleurs, ce n'est guère avant 1880, au Canada comme aux États-Unis, que l'on commence à se permettre les raffinements du confort et du luxe. L'esprit lui-même y trouve son compte, et les tournées d'artistes étrangers en Amérique se font de plus en plus fréquentes. Au Canada, où le public est forcément moins nombreux, acteurs et chanteurs de France auront en revanche la satisfaction d'être mieux compris... Bien peu ont confié au papier leurs impressions du moment; mais les quelques témoignages que nous possédons méritent d'être signalés.

Quand Sarah Bernhardt, en 1906, écrivit ou dicta ses *Mémoires* — pour des fins qu'on jugea intéressées — elle raconta avec humour l'accueil enthousiaste qui lui fut fait lors de sa première tournée au Canada. C'était en décembre 1880, par un froid sibérien, et elle venait des États-Unis. Reçue à la gare par de nombreux "ours tenant des lanternes", elle se sentit aussitôt en terre amie. Le poète Louis Fréchette, dans une ode de bienvenue, la qualifia de "charmante doña Sol", les étudiants dételèrent plus d'une fois ses chevaux pour tirer eux-mêmes son traîneau, et, au théâtre, pour être certains que bouquets et madrigaux ne manqueraient pas leur but, ils usèrent d'un stratagème nouveau genre. "Avec une forte ficelle à poulies, raconte l'actrice, ils préparaient la route aérienne que devaient suivre les corbeilles fleuries qui descendaient de leur paradis au mien. Ils enrubannaient des colombes portant à leur cou des vœux, des sonnets, des pensées. Et, chaque soir, se renouvelaient ces envois de grâce et de beauté."<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Sarah Bernhardt, *Ma double vie...*, 2 vol., (Paris, Fasquelle, 1923) (réédition), Ill. Cf., II: 213-220.

Il est vrai que cette même Sarah, alors si adulée, devait, vingt-trois ans plus tard, s'attirer de sérieux démêlés avec l'évêque canadien, pour s'être obstinée à jouer *la Sorcière* de Sardou; mais ses *Mémoires*, il faut le regretter, ne vont pas jusqu'à cette date.<sup>3</sup>

Ses souvenirs sont corroborés par le récit parallèle et contemporain d'une autre artiste de la troupe: Marie Colombier, engagée à Paris en dernière heure. Si Mlle Colombier est d'accord avec la "divine" pour célébrer la poésie de l'hiver et les bienfaits de l'hospitalité au Canada,<sup>4</sup> les deux femmes ne tardèrent pas à se brouiller pour des motifs d'ordre professionnel, et l'on n'a peut-être pas oublié le tolle que causa, en 1885, la publication des fantaisistes et venimeux *Mémoires de Sarah Barnum* !

En nous racontant ses voyages, Yvette Guilbert, *Passante émerveillée*, nous rappelle qu'elle chanta pour la première fois à Montréal en 1897. C'était à la salle Windsor, devant un auditoire trié sur le volet, les places étant à cinq dollars. Et cette vedette voulut bien reconnaître là "le public des villes de chez nous", c'est-à-dire le public français<sup>5</sup>.

Emma Calvé fut certainement une des grandes artistes les plus souvent applaudies au Canada. Comme en font foi ses souvenirs<sup>6</sup>, publiés en 1940, deux ans avant sa mort, sa première tournée d'Amérique remontait à 1893. Au mois de juin suivant, Montréal put l'entendre dans sa création sensationnelle de *Carmen*.

Sur ce premier séjour, elle nous conte une amusante anecdote. A la Poste centrale, elle a quelque peine à retirer une lettre recommandée, car elle se présente sans papiers. L'employé, qui l'a pourtant entendue la veille, ne la reconnaît pas (Calvé

<sup>3</sup> Nous parlerons de cette affaire dans notre deuxième partie, en traitant de l'influence du clergé.

<sup>4</sup> Marie Colombier, *Voyages de Sarah Bernhardt en Amérique* (Paris, s.d. [1881]), 334 p. Ill. Préf. d'Arsène Houssaye.

<sup>5</sup> Yvette Guilbert, *La Passante émerveillée (Mes voyages)* (Paris, Grasset [1929], 334 p. (Montréal, Toronto (janvier 1897), 22-25.

<sup>6</sup> Emma Calvé, *Sous tous les ciels j'ai chanté* (Paris, Plon [1940]), 297 p. Planches.

est bien plus jolie ! affirme-t-il). — Oui, réplique l'artiste, mais, à la ville, ma voix est aussi bien qu'à la scène. Et elle entonne la fameuse habanera... — Ah ! dit l'employé en riant, c'est la meilleure, la plus sûre des preuves ! Et Calvé eut sa lettre <sup>7</sup>.

Née dans l'Aveyron, Emma Calvé était aussi une femme pratique. En 1898, "à nouveau dans ce cher Canada, ancienne terre de France", elle est vivement félicitée par son nouvel impresario de Montréal : Grosse recette ! vous battez toujours le record ! Mais l'astucieuse diva d'ajouter : Je crois qu'il bat surtout monnaie à mes dépens, si j'en juge par les dépenses exorbitantes qu'il me compte après chaque concert ! <sup>8</sup>

A deux reprises, en 1912 puis en 1914, Mme Yorska visitera le Canada avec une troupe d'acteurs français qui jouèrent à Montréal et à Québec. Cette dame nous a laissé des observations agréables et justes sur le pays et sa population à la veille de la première grande Guerre <sup>9</sup>. Mais, là comme chez la plupart des artistes dramatiques ou lyriques, pas un mot du sens artistique, du goût pour les choses du théâtre qu'ils auraient pu déceler chez leurs auditeurs : c'est pourtant, il nous semble, ce qu'on serait en droit d'attendre de pareils témoins.

Mentionnons enfin un chansonnier en puissance qui ne se fit pas entendre des Canadiens, pour l'excellente raison qu'il n'avait pas encore découvert en lui le feu sacré. Il s'agit de Dominique Bonnaud, qui devait faire plus tard les délices du *Chat-Noir* et de tant d'autres cabarets. En 1893, il n'avait pas trente ans, et tout au plus comptait-il à son crédit quelques articles au *Petit Caporal*, ainsi que des vers accueillis par *la France*. Un de ses oncles était le secrétaire du prince Roland Bonaparte, et, cette année-là, lorsque le Prince entreprit un nouveau voyage en Amérique, ce fut le neveu qui l'accompagna.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, 115.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, 191.

<sup>9</sup> Mme Yorska, *Une actrice française aux Etats-Unis* (Paris, Fast [1920]), 258 p.

Par son titre — *D'Océan à Océan*<sup>10</sup> — le livre qu'en rapporta le jeune artiste semble pressentir la future devise du Canada<sup>11</sup>. C'est là, peut-être, son mérite principal, avec l'aimable préface qu'y voulut bien mettre Armand Sylvestre.

Ajoutons que le chansonnier français le plus populaire jadis au Canada, c'est celui qu'on se plaît à y nommer encore "le barde breton", c'est Théodore Botrel. Il y fut plus d'une fois, et il ne manquait pas d'assister à la grand'messe de Notre-Dame dans ses plus beaux atours. En 1903, il était accompagné de sa première femme. De ce premier séjour, on a pu écrire que, "sentimental et chrétien, chantant la vieille France catholique, [Botrel] toucha les fibres les plus profondes de toute la Province", et qu' "il fut peut-être le meilleur ambassadeur venu de France en ce pays"<sup>12</sup>. Québec et Montréal firent au couple Botrel un accueil enthousiaste, puis ceux-ci entreprirent une tournée des villes et des institutions qui les réclamaient. "Leur apparition en costume breton, l'accent berceur de leurs chansons réveillaient d'anciennes nostalgies"<sup>13</sup>.

On aimerait évidemment connaître les réactions du chansonnier lui-même. Sur ses vieux jours, il avait bien commencé la rédaction de ses souvenirs, mais il n'eut pas le temps d'y parler du Canada: la mort le surprit à Colmar, en juillet 1925, au moment où il s'attaquait à la quatrième partie de son ouvrage, intitulée précisément *En tournée*<sup>14</sup>.

ARMAND YON

(à suivre)

<sup>10</sup> D. Bonnaud, *D'Océan à Océan*... (Paris, Ollendorf, 1897), 586 p.

<sup>11</sup> En réalité, il semble que ce soit M. Constantin-Weyer qui, le premier, dans *Un homme se penche sur son passé*, ait employé l'expression "D'un océan à l'autre", pour exprimer l'étendue du pays (Ed. de la Nouvelle France, 1943), 218.

<sup>12</sup> R. Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, X: 216.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, 217.

<sup>14</sup> Théodore Botrel, *Souvenirs d'un barde breton*... (Paris, Bloud & Gay), 1926.

M<sup>sr</sup> Grente (*Le beau Voyage des Evêques*..., 258) rappelle que Botrel reçu par les Indiens de la "réserve" de Caughnawaga, y laissa sa photographie "avec ce quatrain de mirliton":

Bien souvent avec ma bourgeoise  
Je parlerai du Canada  
Et de la réserve iroquoise  
Qui m'attend à Caughnawaga.